



HAL
open science

DE NATURA ABSCONDITA NOVI MUNDI OU L'AMERIQUE GRECO-LATINE

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. DE NATURA ABSCONDITA NOVI MUNDI OU L'AMERIQUE GRECO-LATINE. M. Courrent; Gh. Jay-Robert; Th Eloi (VECT-Mare Nostrum EA 2983). TRANSPORTS Mélanges offerts à Joël Thomas, Presses Universitaires de Perpignan, pp.511-524, 2012, Collection ETUDES, 978-2-35412-169-3. hal-01717354

HAL Id: hal-01717354

<https://hal.science/hal-01717354>

Submitted on 26 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

DE NATURA ABSCONDITA NOVI MUNDI OU L'AMERIQUE GRECO-LATINE

P. CARMIGNANI
Université de Perpignan *Via Domitia*
EA 2983 VECT-*Mare Nostrum*

« *Il s'agit d'apprendre des Grecs à être américain.* » (H. Greenough)

« *Le Nouveau Monde a placé son hégémonie sous le double chiffre de l'Ancien : le Pentagone, qui protège sous terre les secrets de la puissance américaine, et le Pentagramme, qui déploie à la face du ciel les cinquante sceaux de la bannière étoilée.* » (J.-F. Mattéi)

SILA LONGUE AMITIE qui me lie à Joël Thomas – affaire privée – ne saurait faire l'objet d'une contribution de nature universitaire (à moins de disserter sur la notion d'affinités électives), il en va tout autrement du compagnonnage intellectuel qu'elle a suscité ; en effet, l'attelage aussi improbable que prometteur d'un spécialiste de l'Antiquité et d'un américaniste n'a pas labouré en vain – comme on le verra – le domaine des Études américaines. Mais avant d'en présenter quelques résultats originaux, il me faut revenir sur les partis pris – théoriques et méthodologiques –, qui ont permis cette convergence et alimenté sa dynamique : un intérêt partagé – à des degrés naturellement différents – pour, d'une part, l'Antiquité gréco-romaine et la Méditerranée et, de l'autre, pour les recherches sur l'imaginaire et la pensée du complexe (qui étudie tout phénomène sous un triple rapport : antagonisme, complémentarité et concurrence tout en mettant en avant l'idée systémique d'*émergence* et l'idée cybernétique de *rétroaction*). Vastes notions, qui appellent quelques précisions pour retracer brièvement le contexte de leur manifestation dans notre parcours commun, et en circonscrire la pertinence et le périmètre.

À la charnière des années 70-80, il n'y avait guère (pour ne pas dire pas) d'études ou de Centres de recherches consacrés à la culture américaine s'inscrivant résolument dans le cadre théorique d'une approche fondée sur l'imaginaire alors même que les notions d'image, d'archétype, de symbole, de mythe ou d'idéologie faisaient partie de leur outillage technique. Manifestation d'un vieux préjugé à l'égard de l'imaginaire perçu comme puissance d'illusion ? Ou d'une certaine réticence à aborder l'étude du réel – sinon à le penser – à partir de l'irréel ?

C'est fort probable : l'imaginaire a longtemps eu mauvaise presse¹, mais le rôle mineur qui lui était imparti dans les Études américaines était d'autant plus paradoxal que l'on s'est toujours accordé à reconnaître que l'Amérique, projection d'un rêve européen, était fille du mythe et de l'utopie. En tant que laboratoire social, l'Amérique, utopie expérimentale, présente un cas d'école d'une remarquable netteté illustrant une hypothèse fondamentale dans l'étude des communautés humaines, à savoir qu'une « *société est constituée avant tout par l'idée qu'elle se fait d'elle-même* » (E. Durkheim). D'où la nécessité d'opérer un renversement de perspective en faveur de l'irréel sous toutes ses formes – idéologies, mythes, etc. – car on en constate l'efficacité dans la structuration, l'appropriation et l'interprétation du réel : « *Notre histoire se meut sur deux plans parallèles : l'un visible, l'autre qui ne l'est pas.* », affirme pertinemment l'écrivain, N. Mailer. Argument de poids pour les partisans d'une épistémologie accordant à l'imaginaire la part qui lui revient de droit une fois admis et reconnu le fait « *qu'avant qu'elle ne se donne un projet politico-économique ou constitue son pouvoir, toute société a besoin d'une puissance immatérielle, de symbolique, d'inutile²* ». Le recours à l'imaginaire est donc incontestablement « *une façon de comprendre le réel, de lui donner un centre équivalent au point de fuite des représentations perspectives³.* »

C'est cette même optique qui a déterminé notre rapport commun à l'Antiquité, perçue non comme un conservatoire – voire un cimetière – de mythes, de symboles, d'images et de schèmes⁴, mais comme « *Arkhe-Pensée* » (E. Morin) toujours vivante, source vive sustentant certains moments-clés de l'histoire et de la culture en Europe ou hors Europe. Actualité de l'Antiquité donc, qui, loin de constituer un substrat inerte, forme un héritage pérenne assurant la préservation et la transmission d'un ensemble de modèles ou d'arché-

1. Loin de souscrire à cette facile et commode excommunication, il faut lui objecter avec le philosophe J.-J. Wunenburger que l'activité imaginative, liée à la problématique de la représentation, est « une forme a priori de tout rapport de la conscience au monde » et que l'imagination – activité mentale de production ou de combinaison d'images et de représentations sensibles assume trois fonctions essentielles « d'expression du réel, senti ou pensé, de déformation du réel, soit pour le simuler soit pour explorer des possibles, enfin de révélation d'un réel caché » (*L'Imagination*, coll. Que sais-je ? Paris, PUF, 1991, 26). La fonction imaginaire est un schéma organisateur, une façon d'ordonner notre vision du monde, qui nous permet d'étendre notre domination pratique sur le réel ou de rompre les attaches qui nous y relient.

2. M. Maffesoli, *La Contemplation du monde : Figures du style communautaire*, Paris, Grasset, 1993, 101.

3. Pierre-Yves Bourdil, *Les autres mondes : philosophie de l'imaginaire*, Paris, Flammarion, 1999, 192.

4. Entendus au sens de séquences suivies et organisées de symboles.

types⁵ qui, bien qu'apparemment obsolètes, n'en continuent pas moins à jouer le rôle paradoxal d' « *archaïsmes anticipateurs* »⁶, à la fois sources d'inspiration et d'innovation :

Comme la raison et l'humanité elle-même, l'art n'avance qu'en reculant en direction des ressorts de son progrès, déjà présents à un stade antérieur. Ce renouvellement par recul ou retour fait la différence entre la réaction vivante et la régression mortifère. Entre la renaissance, qui « remonte le temps comme on remonte un réveil », et « la restauration qui veut le remettre à zéro » (229).

D'où l'intérêt partagé pour tous les phénomènes d'innutrition (assimilation, entre plagiat et création, de modèles, de genres et de thèmes, réélaborés de manière personnelle et originale) et de tissage entre l'ancien et le nouveau, résultant dans l'avènement d'un moyen terme original, fruit d'une métamorphose, *id est* d'un processus dialogique, au sens où l'entend E. Morin : les composantes initiales subsistent, mais se recombinent dans une émergence nouvelle : *unitas multiplex*.

Abordons à présent le troisième terme – essentiel – de notre parcours et problématique : la Méditerranée. Oui, mais laquelle ? Entité protéiforme, chacun a la sienne, car la Méditerranée est « *non pas une mer, mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais des civilisations entassées les unes sur les autres. La Méditerranée est un très vieux carrefour* » (Braudel, 21). Aussi, celle que nous avons faite nôtre se distingue-t-elle des autres par trois caractéristiques :

1. Elle s'est métamorphosée en Méditerranée idéale et idéelle ; à l'entité physique et réelle, s'est graduellement substitué un *Mare Nostrum* imaginaire, « *gigantesque éponge, imbibée de tous les savoirs*⁷ », source et conservatoire de mythes universels. Cette aire imaginaire, ce paysage intérieur de référence dont les frontières ne s'inscrivent ni dans l'espace ni dans le temps, mais, plus profondément, aux confins de la conscience (dans cette zone plus ou moins chaotique qui nourrit le monde de nos représentations), est indissolublement liée à l'idée que nous nous faisons d'une civilisation autre et peut, du coup, une fois hypostasiée en *méditerranéité*, « *s'acquérir ou s'hériter en tout lieu* » selon la belle formule de P. Matvejević.

2. Elle s'est disséminée ; la Méditerranée est *Mare clausum*, mer fermée, certes, mais paradoxalement, elle se caractérise par sa propension à sortir de ses limites naturelles, par la

5. Archétypes dont J. Thomas rappelle avec constance que la plus mauvaise définition est celle qu'en livre l'étymologie (« image donnée à l'origine »), car elle en occulte le pouvoir formateur et évolutif alors que l'archétype est hors du temps (« l'archétype n'a eu lieu à aucun moment mais existe toujours »), ce qui lui permet précisément de jouer son rôle de « forme », non pas structure statique mais dynamique, quasi « système d'énergie psychique ».

6. R. Debray, *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, "Folio", 1992, 163.

7. P. Matvejević, *Bréviaire méditerranéen*, Paris, Payot, 1995, 81.

quasi impossibilité à se contenir, d'où son dynamisme et sa diffusion sous la forme d'un modèle-type donnant naissance à diverses *exo-Méditerranées*. La Méditerranée n'est plus alors seulement cette mer terrestre, confinée entre ses deux rives et coincée entre l'Eurasie et l'Afrique qui évoque trop souvent l'image du bassin ou du bidet – pour reprendre l'expression péjorative de R. Debray –, mais une entité bien plus large et débordante voire expansionniste :

On fait aussi de la Méditerranée un nom commun, nom commun de la géographie désignant un climat, un genre de vie ou de construction géopolitique. Que l'on considère les spécificités du climat, et **l'on trouve ailleurs qu'en Europe des méditerranées** au climat comparable, en Californie, au Chili central, dans la province du Cap ou en Australie, à Perth et Adélaïde... Que l'on s'intéresse aux genres de vie, et **des cellules méditerranéennes** apparaissent dans les quartiers des plus grandes villes du monde et en particulier aux États-Unis. Que l'on s'intéresse enfin à la géopolitique, et se dessine alors un **modèle méditerranéen** : devient méditerranée tout espace marin dit de « deuxième grandeur (3.000 à 4.000 kilomètres de longueur), quasi fermé, borné de territoires peuplés et actifs, **soumis chacun à la double attraction de forces opposées**, celles de leur liaisons internes et celles qu'exercent des centres de décisions extérieurs [...]. Alors, vus sous cet angle, peuvent apparaître d'autres ensembles. [...] Avec cette définition, les méditerranées entrent alors dans le jeu mondial : Rome n'est plus dans Rome mais à Washington, Londres, Moscou ou Riyad... » (Carpentier et Lebrun, *Histoire de la Méditerranée*, Paris, Le Seuil, 1998, 10-11. Nous soulignons.)

3. Enfin, elle est propédeutique à « la pensée complexe » ; la Méditerranée, conformément à sa nature intrinsèque de « *système où tout se mélange et se recompose en une unité originale*⁸ », est apte à présenter plusieurs visages et à jouer plusieurs rôles. Mais cette diversité et cette hétérogénéité foncières peuvent se muer et s'exprimer en d'irréductibles antagonismes. La Méditerranée, entité protéiforme et hétéroclite, devient alors – comme le souligne avec force P. Matvejević – un foyer de tensions et de conflits entre les polarités les plus diverses :

Nous sommes confrontés aux antinomies méditerranéennes à chaque époque : d'une part la clarté et la forme, la géométrie et la logique, la loi et la justice, la science et la poésie, de l'autre tous leurs contraires. Les livres saints de réconciliation ou d'amour face aux croisades ou au djihad. Esprit œcuménique et ostracisme fanatique. Universalité et autarcie. Agora et labyrinthe. Aletheia et énigme. La joie dionysiaque et le rocher de Sisyphe. Athènes et Sparte. Rome et les Barbares. L'empire de l'Est et celui de l'Ouest. L'Orient et l'Occident. Côte nord et côte sud : l'Europe et l'Afrique. La chrétienté et l'islam. Le catholicisme et la religion orthodoxe. L'enseignement du Christ et la persécution des Juifs. (*Bréviaire*, 20)

Constat sans complaisance, qui n'exclut pas cependant que la Méditerranée ait pu à l'occasion – et puisse encore (mais cela tiendra du miracle, nous en convenons) – donner des « *leçons de mesure, d'ordre et d'harmonie*⁹ », c'est-à-dire enseigner le dépassement des polarités, opérer leur conciliation et reconquérir l'équilibre. C'est de cette Méditerranée-là que E.

8. Braudel, *La Méditerranée*, Paris, Flammarion, 1985, 10.

9. F. Braudel et G. Duby, *La Méditerranée : Les Hommes et l'héritage*, Paris, Flammarion, 1986, 216.

Morin, après tant d'autres (F. Braudel, P. Matvejević, F. Cassano, B. Porcel, etc.), s'est fait le chantre¹⁰ :

Méditerranée! notion trop évidente pour ne pas être mystérieuse !
Mer qui porte en elle tant de diversités et tant d'unité !
Mer des extrêmes fertilités et des extrêmes aridités !
Mer dont le centre est formé par sa circonférence !
Mer à la fois d'antagonismes et de complémentarités dont la complémentarité conflictuelle de la mesure et de la démesure !
Berceau de toutes les cultures d'ouverture, d'échanges et d'aventure !
Matrice de l'esprit le plus sacré et de l'esprit le plus profane !
Matrice de religions polythéistes et des religions monothéistes !
Matrice des cultes à mystère qui promettent la résurrection après la mort et des sagesse qui demandent à accepter le néant de la mort !
Matrice de la philosophie, de la théosophie, de la gastrosophie et de l'oénosophie !
Matrice de la rationalité, de la laïcité et de la culture humaniste !
Matrice de la Renaissance et de la modernité de l'esprit européen !
Mer de la communication des idées et des confluences des savoirs qui a su faire passer Aristote de Bagdad à Fez avant de le faire parvenir à la Sorbonne de Paris !
Mer tricontinentale des rencontres fécondes et des ruptures tragiques entre l'Est et l'Ouest, le Sud et le Nord
Mer qui fut le Monde et qui demeure pour nous méditerranéens *notre* monde.

Après un tel péan ou catalogue, on ne s'étonnera pas que pour concevoir la Méditerranée, il faille, toujours selon E. Morin, « *concevoir à la fois l'unité, la diversité et les conflictualités ; il faut une pensée qui ne soit pas linéaire, une pensée dialogique qui saisisse à la fois complémentarités et antagonismes* ». D'où l'invitation à « *retrouver l'essence profane de la Méditerranée qui est dans l'ouverture, la communication, la tolérance et la rationalité. Nous devons nous reméditerranéiser comme citoyens de la communication et citoyens de la complexité*¹¹ ». Nous y avons répondu avec enthousiasme...

Ce socle commun de convictions partagées a permis la création d'un Centre de recherches transdisciplinaires dont l'une des composantes s'est attachée à frayer une voie originale et s'est fixé pour objectif de jeter un pont – dans une perspective transculturelle et trans-historique – entre d'une part, le monde méditerranéen depuis l'antiquité gréco-latine jusqu'à nos jours et, de l'autre, le Nouveau Monde. L'Amérique a beau être loin de la Grande Bleue, cet éloignement n'est que physique, et l'obstacle de la distance s'évanouit dès que l'on quitte le réel pour aborder aux rivages de l'Imaginaire dont une cartographie précise ne manquerait pas, selon le critique américain Guy Davenport, « *d'étendre les bords de la Méditerranée jusque dans l'Iowa*¹² ». D'où notre volonté d'explorer un domaine laissé en friche par

10. Discours prononcé par l'auteur lors de la remise du Prix international *Catalunya* 1994 à Barcelone.

11. Avant-propos de E. Morin in B. Porcel, *Méditerranée : Tumultes de la houle*, trad. de l'espagnol par Nelly Lhermillier, Actes Sud, 1998, XIII.

12. *The Geography of the Imagination*, New York, Pantheon Books, 1981, 12. Nous traduisons.

les divers Centres de recherche existants. L'objectif étant bien évidemment de démontrer que la Méditerranée, cette « *machine à faire de la civilisation* » (P. Valéry), constitue précisément une des sources de la civilisation du Nouveau Monde et que l'imaginaire qui informe les plus belles manifestations de son génie littéraire et artistique, entre autres, y puise abondamment comme en témoigne par exemple l'existence d'une Renaissance américaine qui fut aussi, au sens européen du terme, redécouverte de l'Antique et retour aux auteurs anciens tels Héraclite, Pythagore, Lucrèce et Démocrite... ; la liste exhaustive des emprunts et des influences émanant de la civilisation méditerranéenne serait fort longue.

La conséquence la plus radicale de ce parti pris a été une conversion du regard porté sur les États-Unis dont on se rend compte qu'ils font l'objet, du point de vue méditerranéen qui est le nôtre, d'une "bévée" systématique : les éléments sont là mais ne sont pas perçus car l'attention, du fait d'un conditionnement culturel (les USA relèveraient essentiellement de la sphère anglo-saxonne), se porte sur autre chose ; en revanche, dès que l'on change de perspective et se focalise sur tout ce qui concerne l'Antiquité ou la Méditerranéité, les références sautent aux yeux. Prenons un exemple frappant : la carte des USA qui, tel un palimpseste, laisse transparaître – dès qu'on change de point de vue et d'échelle – une trame gréco-latine insoupçonnée : tout le monde connaît l'existence de Cincinnati dans l'Ohio, mais qui sait que 26 villes portent le nom de Troie/Troy (graphie américaine) ; 16 celui d'*Athens* ; 10 celui de *Sparta* ? On compte 8 *Arcadia* ; 7 *Clio* ; 5 *Corinth* ; 2 *Crete* ; 2 *Rome* ; 2 *Achille(s)* auxquelles s'ajoutent diverses agglomérations baptisées : *Apollo* ; *Argo* ; *Argos* ; *Arion* ; *Attica* ; *Daphne* ; *Castor* ; *Calypso* ; *Cassandra* ; *Delphi* ; *Hector* ; *Helen* ; *Homer* ; *Ithaca* ; *Echo* ; *Eros* ; *Oreste* ; *Orion* ; *Pandora* ; *Syracuse* ; *Thebes*. Du côté de la latinité, on relève les toponymes suivant : *Augusta* ; *Aurelius* ; *Brutus* ; *Bellona* ; *Cicero* ; *Marcellus* ; *Ovid* ; *Pompey* ; *Seneca* ; *Vergil* ; *Romulus* (mais *Vae victis* ! pas de Remus,) et naturellement, autant de Capitoles que d'États ; c'est dire qu'un spécialiste de l'Antiquité se retrouve en pays de connaissance sur le sol américain !

De la carte ou la géographie à l'histoire, il n'y a qu'un pas, et c'est le lieu de rappeler le rôle joué à la fin du XV^e siècle, par la cartographie ancienne et la résurgence des mythes et légendes de l'Antiquité gréco-latine dans le pressentiment de l'existence d'une proto-Amérique ; vision prémonitoire d'une *terra incognita* qui donna un fantastique élan aux acteurs de la découverte du Nouveau Monde et une accélération inattendue à l'expansion de la culture européenne. C'est donc l'idée même d'un quatrième continent – une chimère – qui a d'abord investi et colonisé l'imaginaire européen avant que la concrétisation de cette vision intuitive, l'Amérique, ne fasse à son tour l'objet d'un processus de colonisation. Au fond, la réalité n'a fait que rattraper la fiction : l'histoire et la littérature ont inventé une géographie qui, de mythique et fantastique, est finalement devenue physique et concrète. Bel exemple de

détermination du réel par l'irréel, avec effet en retour, car si l'Amérique fut à l'origine projection puis matérialisation d'un rêve européen, elle suscitera à son tour un plus grand nombre encore de rêves et de mythes. L'Amérique, fille du mythe, c'est-à-dire des « *potentialités imaginatives*¹³ », a donné naissance à une grande variété d'utopies d'ordre temporel (l'Eldorado) et spirituel (l'Age d'or, la Terre promise) : l'histoire américaine serait une seconde Genèse mise en œuvre par un nouvel Adam et un nouveau peuple élu (*God's Chosen People*) qui dérouleront au fil du temps les principaux thèmes constituant la trame de l'idéologie permanente des Américains : l'idéalisme, le temps (l'histoire et l'éternel retour), l'espace virginal, l'union, la liberté, le bonheur et la puissance.

Donc, regard nouveau sur la géographie mais aussi nouvelle perspective sur l'histoire ; rappelons une fois encore que si la colonisation de l'Amérique a permis aux Pères pèlerins d'aborder de nouveaux rivages, elle les a également transportés dans un temps autre, un *illud tempus* mythique. En effet, l'antiquité gréco-latine, on l'oublie trop souvent, a servi de modèle et d'aiguillon dans cette entreprise. Ainsi, c'est par une phrase calquée sur l'*Énéide* que Cotton Mather, célèbre pasteur de Boston, inaugure en 1702 sa chronique des *Magnalia Christi Americana* : « *J'écris les merveilles de la Religion chrétienne fuyant les dépravations de l'Europe vers le Rivage américain* ». En plaçant son récit sous l'égide du héros de Troie, l'auteur livre une des clés de l'interprétation de la colonisation du Nouveau Monde. Il est effectivement possible d'esquisser un parallèle entre l'entreprise virgilienne qui visait, entre autres¹⁴, à opérer sur un plan symbolique le passage de l'Orient originel à l'Orient régénéré représenté par Rome, nouveau soleil se levant sur le monde occidental. Ainsi dans l'*Énéide*, le voyage d'Est en Ouest – qui associe la pérégrination du héros à la trajectoire du soleil et contient la promesse d'une fusion dans la lumière divine –, unit la ville sainte de l'est, Troie, à la terre promise de l'ouest, Rome. Ce voyage est aussi processus de transmission : Énée est le vecteur des énergies qui seraient mortes à Troie, mais qui renaîtront à Rome. En outre, l'entreprise virgilienne se plaçait sous le signe d'une régénération : Virgile entendait définir Rome comme une *Troja melior*. Seize siècles plus tard, les Puritains débarquent en Amérique avec la ferme intention de créer une Cité nouvelle – une seconde Jérusalem –, qui se démarquera d'une chrétienté, et donc d'une Rome, dégénérées, et revendiquera sa filiation avec la Ville sacrée du Temple de Salomon. Transfert symbolique aboutissant à ce que la lumière qui

13. G. Durand, *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, Paris, Berg International, 1979, 152.

14. On le sait notamment grâce aux travaux de J. Thomas, qui précise par ailleurs que parmi les objectifs essentiels figuraient les suivants : récupérer l'autre grand pôle culturel du bassin méditerranéen, cristallisateur de mythes et légendes, afin de créer une filiation symbolique ; concurrencer les Grecs et éliminer Carthage.

éclaire le monde se lève désormais en Amérique, c'est-à-dire à l'Ouest : « *Le soleil, à présent, se trouve aux Amériques*¹⁵ » devait déclarer un fils du Nouveau Monde.

De cette nouvelle perspective découlèrent toute une série de travaux permettant de débusquer et d'explorer l'influence gréco-latine dans les domaines les plus variés de la culture américaine : les arts (nostalgie de l'Antiquité et de la pastorale dans la peinture au XIX^e siècle ; l'Amérique est alors dépeinte comme une sorte de proto-Arcadie, où le réel et l'idéal, le présent et l'antique fusionnent dans une synthèse aussi arbitraire que fantaisiste. L'intention allégorique est omniprésente : la nature devient temple classique et la forêt américaine refuge des faunes et des nymphes, « *des satyres et divinités sylvestres de l'antiquité* » (W. Irving) ; l'architecture (palladianisme, styles néo-classique, néo-grec, néo-égyptien ou encore *Greek revival*, littéralement “réveil grec”, dans les plantations sudistes) ; la politique (résurgence de la symbolique et de la rhétorique de la Rome antique en période révolutionnaire), le cinéma (vogue du “péplum” et des grandes fresques antiques ou mythologiques dans la production hollywoodienne des années 50 et 60, et son retour en force sur nos écrans contemporains), etc. Il en est résulté une riche moisson d'observations et de trouvailles, qu'il s'agisse de la perception des Indiens comme héritiers de l'Antiquité (« *leur nudité rappelle les statues grecques, leur tête évoque celle des Romains et leurs mœurs les Spartiates ou les Lacédémoniens*¹⁶ » ; de même C. Colden, dans son *Histoire des Cinq Nations indiennes*, n'hésite pas à affirmer que : « *Aucun parmi les plus grands héros romains n'a éprouvé un plus grand amour pour sa patrie ou un plus grand mépris de la mort que ces gens [les Indiens], lorsque leur liberté était menacée* » [*Ibid.*,]) ou de la traduction dès 1626, par George Sandys (1578-1644), notable de Virginie, des *Métamorphoses*, premier ouvrage à voir le jour dans ce qui allait devenir les États-Unis. Mais c'est très certainement dans le domaine littéraire que l'on trouve le plus grand nombre d'*épiphanies méditerranéennes* témoignant de l'existence sous le glacis d'une Amérique anglo-saxonne d'une autre Amérique à forte composante gréco-latine. Évoquons le soubassement mythologique de maint texte de fiction classique ou contemporain : la légende des Sept Dormants d'Éphèse et celle de Mélaniôn, le chasseur qui s'en fut très loin dans la montagne pour fuir les femmes et le mariage, servent de trame à la première nouvelle américaine, “Rip Van Winkle” (1819-20) de W. Irving ; “La légende du Val Dormant” et “Peter Rugg, le disparu”) du même auteur esquissent un thème qui va hanter les fictions

15. John M. Morris, cité par M. Chénétier, *La Perte de l'Amérique : Archéologie d'un amour*, Paris, Éditions Belin, 2000, 104.

16. E. Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, Paris, F. Maspéro, 1976, 188.

d'Amérique pendant deux siècles : le *nostos* impossible, version américaine des pérégrinations d'Ulysse retournant à son Ithaque et ne la retrouvant plus ; N. Hawthorne dans "The Maypole of Merrymount" (1835), suggère que les faunes et les nymphes de la fable antique ont trouvé refuge dans les bois et les forêts de l'Amérique et, à en juger par les nombreux titres d'œuvres littéraires qui y font référence – *The Marble Faun* (du même Hawthorne) ; "Nympholepsy" ; "Après midi d'une faune" (W. Faulkner) ; *The Centaur* (J. Updike) ; "Transcendental Satyr" (G. Davenport) ; "Pan With Us" (R. Frost) etc. –, force est de reconnaître que l'hypothèse n'est pas dénuée de fondement et que la fiction américaine s'est montrée particulièrement hospitalière à l'égard des productions imaginaires de l'Ancien Monde. À preuve, s'il en était encore besoin, le conte de A. E. Poe, "The Fall of the House of Usher", américanisation de la descente d'Orphée aux Enfers ; ou encore l'exemple de Henry David Thoreau, qui se déclare « bon Grec¹⁷ » et place son œuvre sous la triple invocation d'Homère, de Caton et de Virgile dont *L'Iliade*, le *De Re Rustica* et *Les Bucoliques* lui servent à la fois de *vade-mecum* et de programme. Se coulant dans le rôle de l'*agricola laboriosus* (*Walden*, 406), l'ermite de Concord va rejouer le scénario virgilien des *Églogues* et redécouvrir les vertus de la vie en plein air et des travaux des champs, autrefois art sacré. Évoquons également les résurgences virgiliennes dans les nouvelles de W. Cather ; les transformations de Perséphone dans l'œuvre de E. Pound, un des maîtres l'art dédaléen en littérature sur fond de *poikilía* (« variété », « diversité », « versatilité ») favorisant le tissage de l'*unitas multiplex* au sein du texte littéraire ; la lumière d'août venue des temps classiques anciens dans le roman du même nom de W. Faulkner, etc. La recension de ces multiples exemples tournerait vite au catalogue fastidieux aussi renvoyons-nous le lecteur à nos diverses publications sur le sujet¹⁸. Même parcellaire, comme dans le cas présent, cet échantillonnage confirme sans conteste que maints éléments de la culture antique ont migré dans les Arts et les Lettres du Nouveau Monde qui sont ainsi, plus souvent qu'on ne le croit, illuminés de clartés et parcourus de rythmes trouvant leur origine dans un monde méditerranéen à la fois proche et lointain : loin dans l'espace mais à portée de main dans l'éternel présent de l'imaginaire. L'Amérique apparaît ainsi comme une enclave à mi-chemin entre deux imaginaires : celui de la vieille Europe, déjà

17. « A good Greek », *A Week on The Concord and Merrimack Rivers*, New York, Dover Publications, Inc., 2001, 241.

18. Notamment : "Épiphanies méditerranéennes dans la littérature américaine" ; "Confluences I" ; "Confluences II" ; "Goût/dégoût de la Méditerranée dans la culture et littérature américaines" ; "Et in Arcadia Ego : H. D. Thoreau, un transcendantaliste méditerranéen ?" ; "Le Verbe des Eaux : A Week on the Concord and Merrimack Rivers" ; "Le Nouveau Monde au miroir de la Méditerranée" ; "Rythmes et lumières de la Méditerranée" ; "Échos et visions de l'esprit des lieux dans la culture américaine" ; "Nymphologie".

constitué et sanctionné par un usage séculaire, imaginaire ancien dont il lui faudra se déprendre, et un imaginaire nouveau, le sien propre, dont la constitution implique le remodelage, c'est-à-dire à la fois l'intégration et le dépassement de schèmes et de thèmes anciens. C'est bien la métaphore de la mue proposée par D. H. Lawrence qui traduit le mieux l'originalité de l'expérience américaine et le rythme caractéristique de son déroulement : « 1° *Désintégration et dépouillement de l'ancien état de conscience* ; 2° *Formation, par en dessous, d'un nouvel état de conscience* [car] *là est le vrai mythe de l'Amérique. Elle naît vieille, vieille, ridée et se tordant dans une vieille peau. Puis, peu à peu, il y a un dépouillement qui va vers une nouvelle jeunesse. C'est le mythe américain*¹⁹ ». L'Amérique est, au fond, un vieux pays qui parle avec une voix d'enfant et regarde le monde avec les yeux d'un adolescent, mais l'innocence et la jeunesse de cette voix et de ce regard ne sont pas un apanage naturel, un état initial, mais le fruit d'une lente conquête, un objectif à atteindre. Aussi la signification profonde des résurgences aussi surprenantes qu'inattendues de l'univers méditerranéen antique dans la fiction du Nouveau Monde, se rattacherait-elle, en dernière analyse, aux contradictions internes fondamentales auxquelles l'Amérique s'est trouvée confrontée lorsqu'elle est devenue une nouvelle entité (les États-Unis d'Amérique) dont l'identité s'est en grande partie construite sur le rejet de « l'Europe orgueilleuse et tyrannique » (Ph. Freneau). La fascination que la Méditerranée exerce sur les écrivains américains est indissolublement liée à l'idée qu'ils se font, à tort ou à raison, d'une civilisation autre, qui représenterait une salutaire altérité et liberté par rapport à une culture façonnée par le protestantisme ou le puritanisme.

Enfin, le triple rapport Amérique/Méditerranée/Antiquité à l'arrière-plan de la culture américaine est une question fort complexe relevant davantage de l'inconscient et du fantasme que de la pensée claire et rationnelle : essentiellement vécues sur le mode imaginaire, ces relations sont marquées par une fondamentale ambivalence où l'attraction le dispute à l'aversion. Cependant, il n'en demeure pas moins qu'historiquement les liens qui se sont établis entre l'Amérique et la Méditerranée remontent à la naissance même de cette nation et sont, à ce titre, d'une importance primordiale : le processus de la découverte et de la colonisation de l'Amérique est essentiellement lié au monde méditerranéen, mais on le sait, les États-Unis se sont voulus et affirmés *WASP*, c'est-à-dire anglo-saxons et protestants, ce qui a impliqué le rejet de tout ce qui rappelait la Méditerranée, très tôt perçue comme un tiers-monde avant la lettre. Mais le monde méditerranéen n'est pas totalement exclu et évacué de l'univers anglo-américain ; il refait surface, resurgit avec une fréquence et une

19. D. H. Lawrence, *Études sur la littérature classique américaine*, Trad. par Th. Aubry, Paris, Seuil, 1948, 74.

obstination insoupçonnées dans les domaines les plus divers. Il est clair cependant que l'imaginaire américain répond à un second tropisme le mettant aux prises avec une culture méditerranéenne, antique ou contemporaine, à laquelle le lient des relations complexes : convergences, osmose, mais aussi antagonismes et rejets. Preuve que, si ténu soit-il, le lien avec le *Mare Internum* n'est toujours pas rompu et que, dans la psycho-géographie de l'Américain, l'univers méditerranéen, antidote à la sévérité et à la répression puritaines, demeure source vive. Ainsi, la Méditerranée se révèle-t-elle « mer de voisinage » dont les Américains sont aussi, métaphoriquement, les riverains :

« Vous avez raison sur ce point. *Nous sommes méditerranéens*. Jamais je ne suis allé en Grèce ou en Italie, mais je suis certain que je m'y sentirais chez moi, à l'aise, sitôt débarqué. » Et c'était vrai, pensais-je. La Nouvelle-Orléans ressemble à Gênes ou à Marseille, ou encore à Beyrouth ou à Alexandrie plus qu'à New York, bien que tous les ports de mer se ressemblent entre eux plus qu'ils ne peuvent ressembler à aucune ville de l'intérieur. Comme La Havane et Port-au-Prince, La Nouvelle-Orléans gravite autour d'un monde hellénistique qui, jamais, n'a été en contact avec l'Atlantique nord. *La Méditerranée, les Caraïbes et le golfe du Mexique forment une mer homogène, encore que morcelée*²⁰. »

Rares sont les aveux reconnaissant avec une telle force et netteté l'indissoluble lien de parenté unissant, par-delà l'espace et le temps, l'Ancien et le Nouveau Monde ; proposition ou confession paradoxale et complexe, qu'il conviendra de méditer longtemps encore car elle est loin d'avoir livré ses diverses facettes et multiples dimensions, mais la voie est ouverte. Et comme à la suite de J. Thomas, « *primus inter pares* », se profile pour moi-même à l'horizon le moment de tirer ma révérence, je ne puis qu'espérer que d'autres attelages composés d'un antiquiste et d'un américaniste, dotés en outre d'une nature bicéphale (il faut conjuguer intelligence rationnelle et sagesse mythologique, à l'instar du Grec qui « *portait haut ses deux têtes, signe de son évidente supériorité sur la foule des monocéphales* »,)²¹ sauront ou voudront prendre la relève...

20. Abbott Joseph Liebling, *The Earl of Louisiana*, 1961. Nous soulignons.

21. M. Détiéne, *L'Invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981, 222.